

DIEUDONNÉ NIANGOUNA, *LES INEPTIES VOLANTES*

En 1997, le Congo-Brazzaville est en proie à la guerre civile. Les milices de l'ancien président (Denis Sassou-Nguesso), les Cobras, s'opposent à celles du nouveau président (Pascal Lissouba), les Zoulous. Lorsque Sassou-Nguesso reprend le pouvoir par les armes en 1997, les milices de l'opposant Kolélas, les Ninjas, s'engagent aux côtés de Lissouba pour reprendre le pouvoir.

Si cette guerre est présentée comme un conflit ethnique et politique, elle est prise dans le « labyrinthe des intérêts¹ » (mercenaires, réseaux mafieux, criminalité) et grandement motivée par l'« Affaire Elf » dans laquelle la société pétrolière française est accusée d'avoir attisé les conflits pour éviter un audit que demandait le président Lissouba et financé les milices privées et les mercenaires de Sassou-Nguesso pour remettre leur interlocuteur privilégié au pouvoir².

*Les Inepties volantes commence par la sortie de Brazzaville au début de la guerre : « c'est **une zone de front** ici », dit-il, « je me saigne à vouloir reconstituer la scène, mais impossible, suis trop adepte de la fiction pour que le documentaire s'imprègne vigoureusement dans ma mémoire ». Dido raconte son périple après avoir quitté Brazzaville au début de la guerre de 1997 et comment il s'est retrouvé à devoir se cacher dans la forêt de Vinza. C'est parce qu'il en va de sa survie que cette « forêt inextricable » qui le protège – et le soumet à d'autres périls que ceux de la guerre – devient un lieu menacé à défendre. En parallèle de ses opérations camouflages qu'il décrit dans le chapitre XII, Dido raconte comment il continue à écrire dans ces conditions de survie dans les bois. L'écriture pendant le camouflage devient singulièrement une écriture-camouflée : sa chemise est son seul papier, surface de contact entre son corps et la rivière dans laquelle il doit plonger.*

XII.

Les pas des buffles se reflètent à la candeur des arbres silencieux, voici Vinza et les cavernes sauvages des grondements impétueux où va se coincer le monde, la forêt inextricable, l'homme retourne à la jungle, et j'entends la voix de Jacques Loubelo me redire cette chose dans le dictaphone de maman : *Mpangala ya bouza yé³...*

La forêt c'est comme une bouillie de merde dans le cerveau.

Interdiction, stricte interdiction de parler, d'écrire, stylo, Bic, de parler, interdiction, livre, de lire, interdiction, que des « bouts de petits matins » éventrés, je casse ma cervelle pour ne pas avoir à la recoller, j'écris à l'intérieur de ma chemise, mes cheveux de bois planquent le stylo Bic, un bout de style à peine mon auriculaire, ma chemise blanche et mon pantalon bleu portent l'encre de mes mots, j'ai un carré blanc dans la cervelle et le sang sur, les mots me sortent par la chemise, je les noie dans les rivières pour ne pas mourir, je brûle cette écriture pour avoir à écrire demain, le sang et l'encre par-dessus les nuages violacés et le surlendemain il me faut brûler cette écriture pour apprendre à écrire demain, le sang et l'encre, les arbres se cassent et j'ai sur la gueule l'estomac du voisin haché par les largages des hélicoptères, les entrailles de cette femme, j'écris sur la cervelle du voisin avec les entrailles de cette femme, à l'intérieur de ma chemise blanche violacée par l'encre et le sang et je noie la cervelle et les entrailles dans la rivière pour pouvoir écrire demain, j'intègre ce rituel, une boucle qui fait la vie en enfer, une ration que se cuisine le traqué pour échapper à la chair à canon, à cinq heures du mat premier largage des hélicoptères, petit dèj, quatorze heure deuxième largage, déjeuner des canons, les chiens trahissent l'arrivée des amphibies 600 au-dessus de nos crânes, on s'est tapé la viande des chiens pour ne pas vendre sa peau au loup, plus d'aboiements, dix-sept heures les hélicoptères reviennent pour le dessert, plus de sel, vertige, gonflement des membres, casse-corps, lutte à vie contre vie, les insectes nous font fête, les morpions, les panards, les vers et les vers de terre, les rats et les rats palmistes, on a ingurgité les insectes, même ration, cinq heures, quatorze heures, dix-sept heures, largages d'obus à répétition, matraquage au castor, à la doucette, au lance-roquettes, matraquage, clapotement de sang sur ma chemise blanche et les mots violacés je les noie dans la rivière, le geste devient chronique, j'écrirai demain après la vie, écrire pour brûler son écriture et espérer écrire demain, brûler demain pour écrire, courir à chaque naissance du jour et remplir les vingt-quatre heures, **sur nos têtes les babouins ricanent, que c'est beau de se sentir moins qu'un animal, les babouins ricanent, la civilisation a échoué, interdiction de parler français pendant que les bombes nous coupent en deux, et je continue ma tisane Césaire, tranchée après tranchée**, sortir des tranchées les vivants et les morts de plus en plus nombreux que les

1 Patrice Yengo, *La guerre civile du Congo-Brazzaville, 1993-2002*. « Chacun aura sa part », Paris, Karthala, 2006.

2 Voir Yitzhac Koula, *Petrole et Violences au Congo-Brazzaville. Les suites de l'affaire Elf*, Paris, L'Harmattan, 2006.

3 Jacques Loubelo, « Mutampa », 2011.

vivants, les morts plus vivants que les autres, sortir les morts, le temps de leur psalmodier quelques vers, et les balles et les largages des hélicoptères qui frappent les spectateurs, **courir les forêts marécageuses à peine le nez à la surface de l'eau suivant des jours qui n'apparaissent dans aucun calendrier, il faut remplir les vingt-quatre heures, je me dilue dans la boue mouvante, chaque corps est happé par la pesanteur pour le petit dodo éternel, mais, salvatrice, cette racine dans la boue m'a alpagué, salvatrice elle me soustrait du pisé**, les cris des victimes nous préviennent de quel côté tourne la mort, ils nous dictent les zones venimeuses des eaux troubles et des boues mouvantes, les cris de ceux qui meurent nous font vivre, **on se tient par la main pour oublier de se perdre, et au sortir des marécages**, de l'autre on n'a plus que sa main sans le corps, la main de l'autre qui prolonge la sienne, la simple main de l'autre plus étrange que son corps disparu, on traîne la main avec soi sans pourquoi dans ces steppes où ne coule aucune pisse d'eau en attendant la prochaine forêt qui dessine sa crinière sur la ligne flasque de l'horizon, plus d'eau, plus de sel, tombé, tombé vraiment, **on remplit les vingt-quatre heures, frappé de soleil aride, bouffer les herbes pour en extraire le jus, attendre matin pour sucer la rosée et pour tuer les microbes, bouffer de la terre pour se garnir la panse, s'animaliser, puis les grottes de Mpangala, on s'y terre dans cette messe inquiétante où bruient des eaux troubles contre le choc des rochers, pieds glissent sur les roches pansées par des humidités gluantes, les grottes claquent à l'approche de Mpangala et les cavernes où tu te perds, glisser sur les rochers mouillés depuis des millénaires, des cris qui ne se taisent diésés par la profondeur des falaises tu les pousses parce que tu t'en vas, je fais un avec la pierre, limace ou escargot**, et ceux qui me tiennent perdent leurs muscles pour s'envoyer dans l'enfer des falaises qui tremblent de ces secousses de mers souterraines, **je reste cloué entre les chutes qui séparent les pierres, cherchant à être plus proche de la bête et trouver au-delà de Mpangala cette steppe où s'égosillent les félins**, sur ce disque de terre-savane où surgissent les lions à la tombée de la nuit, à la succulence de notre viande, **à quatre heures du mat avant les hélicoptères rugissent les lions, pas d'eau, la steppe s'éternise comme si elle partait chercher la savane, j'ai la bouche verte d'herbe et la rosée fait ma came, une flaque d'eau miroite au loin et il faut un siècle pour y poser son museau**, enfin, un lit d'eau où baignait le cadavre d'un milicien Nindja ou Cobra peu importe, on boit la flaque d'eau et le cadavre et on bouffe la terre pour tuer les microbes, les rugissements avancent, lions ou panthères la distinction ne nous apportera aucun salut, **les rugissements avancent, vite gagner la forêt qui tremble à chaque secousse de nos pas, nos yeux vacillent, on croirait que la forêt a peur, ce sont nos prunelles qui dansent, feu de camp pour repousser les bêtes, il faut veiller à ce que le feu ne s'éteigne jamais, mais le feu, la fumée attirent les hélicoptères** et le pilonnage s'intensifie, seulement il faut veiller à ce que le feu ne s'éteigne jamais, la fumée traverse les cimes des arbres centenaires, le feu, la fumée protectrice contre les félins et les serpents, mais donneuse, donneuse, elle nous livre aux bombardements, elle hèle les obus, sale putain de fumée donneuse, mais il faut veiller à ce que le feu ne s'éteigne jamais et qu'il n'y ait pas de feu sans fumée [...]